

La terre que j'aime : roman

Autor(en): **Vallotton, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **5 (1959)**

Heft 1

PDF erstellt am: **20.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-849195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BENJAMIN VALLOTTON

LA TERRE QUE J'AIME

ROMAN

Editions Spes Lausanne - Librairie Protestante - Paris

« La terre que j'aime ! » Benjamin Vallotton l'aime aussi, cette terre du canton de Vaud qu'il connaît bien pour y avoir passé une bonne partie de sa vie. Mais, celui qui parle dans ce livre paru il y a quelques semaines, ce n'est ni l'octogénaire qu'il est lui-même, ni le commissaire Potterat auquel l'auteur a prêté les propos savoureux que l'on a appréciés en son temps sur ses concitoyens. Cette fois, B. Vallotton donne la parole à François Bernioz, un sympathique paysan du village de Crézy, sis dans le Gros-de-Vaud.

Ce paysan a huitante-deux ans, car notre homme sait « causer » correctement le français, pas comme ces gens qui disent « un nonagénaire de quatre-vingt-douze ans ». « Une fois de plus, les Vaudois du gros tas sont dans le vrai. »

Ces propos, pris parmi les premières lignes du livre, montrent bien que nous sommes en plein dans la terre vaudoise, la terre que ce paysan aime et qu'il essayera de raconter au soir de sa vie, dans un cahier, pour meubler ses journées.

Les souvenirs affluent à sa mémoire, mais très diversement. Ainsi, tel fait, en apparence sans importance, apparaîtra avec force détails, tandis que tel autre, qui aurait dû marquer, sera tout juste noté, comme estompé, tant il est vrai que, dans la mémoire des souvenirs, une certaine minute a compté infiniment plus que peut-être toute une année, laquelle a glissé sans laisser d'empreintes particulières. Le souvenir se raccroche donc, ici ou là, à quelques points de repère. François Bernioz nous donne l'image exacte de sa vie telle qu'il se la rappelle. Et Vallotton y aide un peu grâce à cette connaissance des hommes et à un sens de l'humour qu'ils possèdent bien tous deux.

Les Suisses de Paris aimeront ce livre si bien de « chez nous ».

A.

I

Mon premier souvenir, je l'ai cueilli alors que j'avais trois ans ou dans les environs. C'est loin, loin, puisque je viens d'en aligner huitante-deux. Quatre-vingt-deux comme ils disent outre-Jura et chez nous ceux qui s'appliquent à bien causer. Le tort qu'ils ont parce qu'il est normal que sept donne septante, huit huitante et neuf nonante. Soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix, du compliqué, alors que septante, huitante, nonante, ça va sans tortiller au cœur de la cible. Une fois de plus, les Vaudois du gros tas sont dans le vrai...

Mais revenons à notre affaire. Mon premier souvenir ? Pourquoi mon premier ? Allez savoir ! Avant, pourtant, j'appartenais déjà à ce monde, mes yeux souriaient à la maman quand elle se penchait sur eux ; autour, la cuisine et ses casseroles, les va-et-vient du papa avec sa barbe, pipe entre les dents ; je contempiais, même si je ne m'en souviens pas, les petits nuages qui s'échappaient de cette pipe et montaient à

la rencontre du plafond. Et riant, dansant, frère et sœur tournaient autour de la grande table et la mère disait ce que j'ai entendu tant de fois plus tard : « Mes braves, vous me cassez la tête !... Dansez quand même ! »

Il m'a donc fallu attendre ce que je vais raconter pour savoir que j'existais bel et bien. Ce souvenir s'est si fortement planté en moi que les années n'ont pas réussi à lui donner le coup de grâce. Tout le contraire ! Elles l'ont si bien repeint qu'il m'arrive, le soir, à l'affût du sommeil, de me replonger dans le miracle de mon commencement.

Commencer ! Quelle aventure ! Pendant des millions d'années, on a laissé le monde passer du gazeux au solide, se refroidir, dresser les montagnes, semer ci et là des volcans pour rappeler le temps où tout fumait et tonnait, mettre en place favorable la première fougère, là où le sol tenait bon les premières bêtes, l'homme en fin de compte. La Genèse nous raconte tout ça. Elle nous montre les ténèbres à la surface des abîmes, l'Esprit se promenant de côté et d'autre, jus-

qu'au jour où ces mots sont tombés des hauteurs : Que la lumière soit ! Et Dieu trouva que cette lumière avait bien bonne façon. Heureusement ! Que ferait-on sans la lumière ?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que, pendant ces millions d'années, je n'existais pas. Et voilà qu'à un moment qu'il y a eu, sans savoir ni pourquoi ni comment, on apparaît à la surface ! Inconsciemment, d'abord, puisqu'il ne me reste rien de mes deux ou trois premières années, jusqu'à la minute où, brusquement, on est à même d'affirmer : Ça y est ! Moi, François Bernioz, je commence !

C'est donc ce commencement, qui remue encore en moi, et comment ! que je veux essayer de dire.

Pendant que la maman, dans la cuisine, s'occupe de la marmite, fier de me tenir à peu près d'aplomb sur mes jambes, je me faufile dans la cour de la ferme, titube sur les pavés, tombe, me ramasse, lève la tête et découvre le monde : fontaine, maisons, clocher, soleil suspendu au-dessus et, tout près, le chien assis devant sa niche, le coq qui bat des ailes sur le fumier, des poussins tout ronds. J'ouvre les mains pour saisir cette richesse, la serrer contre moi. Je marche ! Je vis ! Et voilà que ça sonne. Devenu cloche, je sonne aussi : bim-bam... bim-bam...

— Rentre, François ! Leste ! Les vaches !

C'est l'oncle Ferdinand qui crie ça, assis sur une chaise, au soleil, la bouche tout de travers. Il avait eu une attaque, mais, ça, je ne l'appris que plus tard. Comme je fais semblant de ne pas entendre, il secoue ses deux cannes et recommence :

— Rentre, François ! Rentre, nom d'un chien ! Les vaches !

Nom d'un chien ? Il s'en moque bien des vaches, Médor, qui se cherche les puces devant sa niche ! Je sors de la cour, trotte à la rencontre des cloches. Et me voilà perdu au milieu des cornes. Ça sonne au-dessus, autour de moi. Des souffles tièdes me caressent la figure, des yeux bienveillants me considèrent, disant à leur façon : Rentre, François ! Je voudrais bien, mais je monte au ciel où ça sonne toujours... C'est la maman, alarmée par les cris de l'oncle Ferdinand, qui, grondant, embrassant, m'enlève dans ses bras : « Quel coquin que ce François ! Se faire écraser par les vaches ! Tu mériterais une fessée d'attaque !... »

De nouveau la cuisine, porte fermée, où meurt le chant des cloches, mais je les entends toujours, alors bim-bam, bim-bam...

Et voilà comment, il y a donc près de huitante ans, par une après-midi d'automne, le monde me fut révélé. On en entend des paroles au cours de la vie ! Presque toutes se perdent dans l'oubli. Mais cette menace de ma mère, démentie par la tendresse du regard : Tu mériterais une fessée d'attaque ! enveloppée du chant des cloches, s'est gravée en moi, profond. Mon commencement !

*

**

Entre trois et cinq ou six ans, le gosse devient une toupie tourbillonnante. Du talon il frappe le plancher, se balance sur une chaise, touche à tout, crie du bonheur de vivre. En train d'écrire dans la « chambre » dont la porte est ouverte, le père s'en mêle.

— Enragé, ce gosse ! Il ne peut pas tenir en place !

Et la maman qui tient la queue de la poêle :

— Tire-toi ! Tu es tout le temps où il ne faut pas !

Et les deux ensemble :

— Va voir dans la cour si on y est !

J'allais donc dans la cour voir si ils y étaient. Déception ! Je n'étais pas long à rentrer, sur la pointe des souliers, car il y avait bien des choses à voir dans cette chambre où mon père, le dos rond de fatigue, car il revenait des champs, assis devant une sorte d'armoire aux vingt compartiments, ouvrait des lettres d'un coup de canif. Il était syndic, mon père. À part les voisins et les amis d'âge, qui le tutoyaient, on lui disait : Monsieur le syndic, et le gendarme le saluait, main à la casquette. Je m'approchais de la table pour admirer les petites images collées sur les enveloppes, je les caressais d'un doigt.

— On t'avait dit d'aller voir dans la cour si on y est !

J'y retournais pour un instant, plein d'illusions. À part le chien, le coq et ses poules, personne.

À côté de moi, à la ferme, mon frère Henri, de dix ans mon aîné, grand comme un homme, mince, pâle. Dès qu'il avait lâché fourche ou râteau, il se tassait dans un coin de la cuisine pour lire jusqu'au moment où la soupière apparaissait sur la table. À lui, on disait :

— Toujours plongé dans tes histoires ! Tu vas te pourrir les yeux !

Il ne répondait rien.

Suivant Henri de deux ans, ma sœur Henriette. Elle fréquentait une école dans un bourg voisin. Elle en revenait sur le char du laitier et se penchait aussi sur des livres parce qu'elle voulait devenir régente. Alors problème sur problème. Si j'y mettais le nez :

— Va trouver le chien. Il s'ennuie tout seul.

Et j'allais trouver Médor qui ne s'ennuyait pas le moins du monde et comme toujours se cherchait les puces avec entrain.

— Tout le monde à la soupe !

L'Henriette et sa tresse blonde se séparaient lentement des problèmes, Henri de ses histoires pour aller appeler Anton, le domestique d'outre-Sarine. Il logeait dans une mansarde, sous le toit, cet Anton. On y arrivait, de la cour, par un escalier de bois. À quelques pas, un autre escalier, accompagné par une glycine, conduisait à la chambre où je dormais avec Henri.

Sitôt Anton dans la cuisine, il disait poliment, une main amenée à la hauteur de l'oreille droite : Bochour ! s'installait devant son assiette, aspirait la soupe, puis mastiquait le solide avec une telle vigueur qu'on n'entendait plus le va-et-vient du balancier de la haute horloge. Pendant les repas, on disait presque toujours les mêmes choses :

— Quoi de neuf à l'école, Henriette ?

— Henri, dans tes histoires, ont-ils trouvé la mine d'or ? Depuis qu'ils la cherchent !...

— Le temps est là... De quel côté va-t-il tourner ?... Déjà une carre sur le Jura.

— Si le boursier passe ce tantôt, Emma, il y a des lettres pour lui sur le coin de mon bureau. Du pressant.

B. V.